

FIAP Jean Monnet de Paris  
16 février 2006



Synergies Roumanie n° 2 - 2007 pp. 9-16

*Du 16 au 19 février 2006, avec le soutien de la Direction des Relations Internationales et de la Coopération du Ministère de l'Éducation Nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la recherche, et en collaboration étroite avec le FIAP Jean Monnet de Paris, le GERFLINT a organisé son premier colloque international rassemblant l'ensemble des Rédacteurs en Chef des revues Synergies. Nous rendrons compte, sur ce site, de l'ensemble des travaux de ce colloque. Voici un résumé de la conférence prononcée par Edgar Morin et un aperçu du débat auquel cette conférence a donné lieu.*

## Comprendre

### Edgar Morin

Le besoin d'autrui est fondamental en même temps que l'affirmation du moi. Dans le rapport de sujet à sujet, c'est à partir de sa propre subjectivité qu'on doit tenter de comprendre la subjectivité d'autrui. Pour cela, sans obligatoirement parvenir à échapper au centrage (l'égocentrisme), il faut être capable de se décentrer. Qu'est-ce que notre culture nous a apporté de plus précieux à cet égard ?

Il se trouve dans les Essais, ce passage extraordinaire sur les cannibales, où Montaigne nous parle d'Indiens d'Amérique arrivés à Rouen, avec lesquels, par le truchement de quelque interprète, il avait pu s'entretenir de leurs mœurs. Il découvre d'abord en eux une double éthique, celle du respect des membres de la communauté et celle de la bravoure et de la valeur guerrière. Mais il découvre aussi une coutume cannibale qui amenait ces guerriers à manger le corps de l'ennemi tué au combat. Coutume barbare sans doute, mais que dire du comportement des conquérants espagnols qui, lorsqu'ils faisaient des prisonniers, les enterraient vivant à moitié dans le sol et, entre autres sévices, leur crevaient les yeux ? Les Indiens mangeaient des hommes déjà

morts. Les conquérants torturaient à mort des vivants. Il y a ainsi, dans ce texte de Montaigne, des éléments d'autocritique puisés dans sa culture, dans sa connaissance des auteurs grecs, dans son pyrrhonisme, mais aussi très probablement dans sa propre expérience de descendant, par sa mère, de Juifs convertis, les Maranes, dont il connaissait les persécutions et humiliations dont ils avaient été l'objet. Il était ainsi capable de comprendre les autres, et, potentiellement, les esclaves qui ont été victimes de l'Occident.

Cette même capacité de compréhension, on la trouve aussi chez Montesquieu dans les Lettres persanes où l'on voit qu'il est aussi complexe pour un Persan de comprendre un Français que l'inverse. Tout ce courant de pensée, on le sait, a abouti, plus près de nous, à l'anthropologie moderne d'un Claude Lévi-Strauss.

J'ai conçu mon Ethique comme inséparable de la complexité, chose qui, jusque là, n'était pas vue. On laissait les penseurs essayer de fonder l'Ethique. Ce n'est pas mon cas. Je n'ai jamais songé à fonder l'Ethique. Je me suis seulement demandé quelles peuvent en être les sources. Et pour moi les sources de l'Ethique sont la Solidarité et la Responsabilité qui sont incluses non seulement dans la potentialité subjective de chacun mais aussi dans la société. La tragédie de notre société, c'est d'évidence le résultat d'une grave dégradation de la Solidarité et de la Responsabilité.

La complexité, c'est quoi ? Il ne suffit pas d'avoir de bonnes intentions pour avoir de bonnes actions. Les bonnes intentions peuvent même déterminer, a contrario, des actions qui vont dans le sens contraire de ce qui est voulu et peuvent se retourner comme des boomerangs sur la tête de celui qui les accomplit, chose extrêmement fréquente dans l'Histoire humaine.

La première exigence d'une éthique de la complexité c'est de faire très attention à ce que j'appelle l'écologie de l'action. Il faut suivre l'action, avoir une stratégie, être capable de la modifier, savoir qu'elle comporte un pari, non pas un pari pascalien sur l'existence de Dieu mais sur le fait de savoir si l'on va réaliser ce que l'on veut, i.e. ce que nous avons l'intention de faire.

La deuxième exigence que j'ai voulu mettre en relief, ce sont les contradictions éthiques, c'est-à-dire le fait que - et là je citerai une petite histoire qui m'a beaucoup frappé que m'avait contée Louis Massignon - celle de la femme d'un Bédouin dont le mari avait été tué au cours d'une vendetta tribale. Le meurtrier du mari, pourchassé par les frères du mort, arrive à la nuit tombante dans la tente de cette femme et lui demande l'hospitalité. Cette femme se trouve alors placée devant deux impératifs : l'hospitalité et son devoir de tuer l'assassin de son mari. La contradiction est insoluble mais, finalement, elle peut la lever en offrant l'hospitalité pour la nuit au fugitif et en partant le lendemain, avec ses beaux-frères, à la poursuite de l'homme qu'elle a hébergé.

Nous avons aujourd'hui beaucoup de contradictions éthiques dans tous les domaines, surtout avec les développements du monde de la médecine et des sciences du vivant qui posent des problèmes dans lesquels je n'entrerai pas ici.

Mais ce qui précède m'amène à vous dire que la compréhension m'est apparue, dans mon travail sur l'éthique, comme un point crucial, comme quelque chose de fondamental. Si nous ne sommes pas capables de nous comprendre les uns les autres, pas seulement entre gens de cultures, de religions, d'ethnies étrangères, mais même aussi dans nos universités, dans nos relations de famille, entre frères, sœurs, parents etc. si donc nous ne sommes pas capables de faire des progrès dans la compréhension d'autrui (et ces progrès, ne nous le cachons pas, sont difficiles), le pire est à craindre. S'opposent, en effet, à ces progrès :

- des obstacles psychologiques, dans notre capacité de nous mentir à nous-mêmes (ce que les Anglais appellent la self-deception), de nous donner le beau rôle ;
- mais aussi des obstacles culturels quand une culture se referme sur elle même, s'auto-glorifie et en arrive à mépriser les autres cultures.

Ce travail de compréhension est une grande tâche historique, une tâche du futur. Si nous ne progressons pas dans compréhension, nous ne pourrons pas progresser en quoi que ce soit dans les relations humaines. Et ce nécessaire progrès de la compréhension est lui-même inséparable d'une réforme de pensée, c'est-à-dire d'une réforme développant la capacité de concevoir et de penser la complexité évidemment aussi dans sa multiple dimension humaine. Voilà quelques idées que je vous donne en vrac en espérant ne pas avoir trop abusé de votre temps.

## **Le débat**

### **Jacques Cortès**

Je remercie infiniment Edgar Morin pour cette magnifique introduction à nos travaux. Nous ne pouvions espérer plus pertinent discours que celui qui nous invite à aller à la rencontre les uns des autres. C'est ce que tentent, en tout cas, avec foi, toutes les équipes qui de par le monde, travaillent en collaboration amicale et fervente dans le cadre du GERFLINT. Comme nous avons la chance d'avoir encore Edgar Morin pour quelques instants, je suis sûr qu'il se fera un plaisir de répondre à vos questions. N'hésitez donc pas à vous manifester

### **Chantal Forestal**

Je voudrais témoigner de ce qu'a été pour moi la force de la pensée d'Edgar Morin. J'ai, en effet, soutenu une thèse sur la systémique pour laquelle j'ai eu l'occasion de le lire. Je suis en didactique des langues depuis 35 à 40 ans. J'ai travaillé sur la systémique telle qu'elle apparaît dans les travaux du Conseil de l'Europe et ce que j'ai été amenée à conclure, c'est que, si l'on est bien aujourd'hui dans la complexité, c'est toutefois grâce à Edgar Morin que l'analyse systémicienne a pris une dimension éthique et philosophique. Je voudrais donc dire, puisqu'il va y avoir deux journées de réflexion sur les revues Synergies du GERFLINT, que j'aimerais qu'on prenne en compte cette dimension éthique et philosophique pour notre secteur en didactique des langues et des cultures.

Je crois, en effet, qu'on a un besoin sérieux de réflexion sur ce que doit être une compétence culturelle, car, très souvent, la compétence culturelle dans notre secteur, notamment quand on assiste à des soutenances de thèses, est simplement oubliée. On a tendance à dire : « l'impétrant a abordé la complexité comme si la complexité tenait lieu de démocratie. Dans notre secteur, nous avons énormément de thèses aujourd'hui sur le WEB. Evidemment, le WEB ça s'ouvre. Puisque les paramètres se multiplient, puisque les informations se multiplient on devrait pouvoir ouvrir justement à toutes les dimensions de la culture, mais jamais, dans notre secteur, on n'ose aller jusqu'au bout, c'est-à-dire prendre en charge la dimension éthique et philosophique. Et je souhaiterais s'il y a une réflexion à mener du côté du GERFLINT, qu'en effet on se pose le problème des valeurs.

Je participe à un CNU (la 7ème section précisément) où l'on reste dans ce que vous dites, Monsieur Morin, dans le clivage. La 7ème section de Sciences du Langage accepte que l'on traite un peu de didactique, qu'on prenne donc en considération des dossiers en didactique, mais à la condition expresse qu'on ne parle pas de culture, de peur d'avoir à traiter tous les dossiers d'anthropologie culturelle. Alors, au moment même où, en France, on doit se poser la question, en FLS et FLE, des contenus culturels, plus que jamais la 7ème section du CNU s'interdit d'accorder une qualification aux gens qui osent parler de culture. Je peux vous dire que ce sont pourtant des candidats qui sont allés à l'étranger, qui savent ce que c'est que l'interculturel, mais jamais on ne va jusqu'au transculturel. Alors là je vous remercie, je suis très contente de votre propos parce que déjà vous posez le problème de la question de l'illimité de la science, mais jusqu'où ira-t-on ? Nous, à l'heure actuelle, en didactique des langues, c'est l'illimité de la technologie, le WEB, les nouvelles technologies sont là, tous les dossiers en nouvelles technologies vont passer parce que ce sont les nouvelles technologies. Mais les contenus culturels, eux, on les censure. C'est un sentiment de révolte que j'éprouve et je tiens à en témoigner ici. S'il doit y avoir une ouverture du GERFLINT, c'est sur le problème des valeurs qu'elle doit se manifester. Oui, de temps en temps il faut les hiérarchiser et oser parler des contenus culturels. Est-ce que le GERFLINT va vraiment s'engager dans cette grande ouverture, parler des contenus culturels, en finir avec l'autoculpabilisation surtout ? C'est le problème que je pose fondamentalement en vous demandant de bien vouloir pardonner ce discours un peu militant.

**Edgar Morin**

Ecoutez, vous avez pointé dès le début une difficulté qui tourne autour du mot de complexité. Parce que dans le sens courant du mot de complexité, quand on l'emploie, c'est en fait pour trahir une incapacité de décrire et une incapacité de percevoir. Si vous dites « c'est très complexe », ça veut dire « je renonce à expliquer ». Autrement dit, complexité, mot de plus en plus utilisé, est un mot de renoncement à la connaissance. Pourquoi ? Parce que les modes de connaissance que nous avons appris nous rendent incapables de saisir justement la relation, le complexe. Donc la complexité n'est pas une réponse, c'est un défi à la connaissance qui vous conduit à un moment donné à comprendre que le défi n'est pas seulement au niveau cognitif mais au niveau

de la pensée, c'est-à-dire au niveau de la façon dont la connaissance elle-même est traitée et réfléchi. Et, quand vous vous rendez compte que c'est un défi à la pensée, c'est toute la pensée qui doit être mobilisée y compris dans sa dimension philosophique et éthique. Autrement dit, relever le défi de la complexité, si l'on veut suivre le chemin nécessaire et inévitable, conduit à cette réforme là. D'autre part, je suis très content que vous ayez employé ce mot de transculturel parce que je veux dire que, à partir du moment où une culture va s'enrichir d'un emprunt fait à une autre culture, et réciproquement si la culture qui a donné cet emprunt reçoit quelque chose, le transculturel devient une sorte de réalité qui englobe les cultures, une réalité qui est encore fragile, mais je pense que nous sommes entrés dans l'ère du transculturel et qu'il ne faut pas penser uniquement à l'interculturel. C'est comme pour l'interdisciplinarité. On parle beaucoup de l'interdisciplinarité, c'est très utile, mais, à mon avis, il faut avoir une pensée TRANSDISCIPLINAIRE, c'est-à-dire capable de pouvoir relier les différentes disciplines. Et aujourd'hui, je pense que nous devons être capables de militer pour quelque chose de transculturel. Mais il est évident que la difficulté est énorme parce que nous devons réagir contre tout ce qui nous a été inculqué. Malheureusement, tout ce qui nous a été inculqué nous rend aveugles et je ne peux terminer qu'en citant Saint Augustin qui disait : « Malheur aux aveugles qui nous guident ! Malheur à ceux qui sont guidés par ces aveugles ! ».

### **Chantal Forestal**

Merci ! Je me permets seulement de signaler que transculturel est souvent confondu avec transnational qui est le plus petit commun dénominateur. Le problème que pose le WEB dans notre secteur c'est justement qu'il est utilisé pour être du communiquant sans le sens, sans les valeurs, parce que les valeurs posent un problème philosophique et éthique qui gêne énormément. Et là notre secteur a énormément à réfléchir. Il faut éviter le transnational pour ne pas en rester, dans l'enseignement des langues à : « passe-moi le sel ! »

### **Jacques Cortès**

Nous avons dans la salle Jacques Demorgon qui est un brillant sociologue, et j'imagine, cher Jacques Demorgon, que vous avez quelque chose à nous dire après avoir entendu Edgar Morin.

### **Jacques Demorgon**

La première chose que je voudrais dire, c'est que je suis content de me trouver en présence d'Edgar Morin. Je le lis depuis l'époque d'ARGUMENTS , alors, vous voyez, ça fait un sacré bail, et je n'aurais pas du tout travaillé dans le sens où je l'ai fait si je n'avais pas été inspiré par les travaux d'Edgar Morin que j'essaie de prolonger comme je le peux dans telle ou telle direction. Peut-être ceux qui ont lu ou qui auront Synergies France n°4, verront un article où j'expose ce qu'est une épistémologie sans frontières. Cela n'existerait pas sans le travail d'Edgar Morin.

Ce que je voudrais dire au point de vue de la réunion qui est la vôtre aujourd'hui, c'est que je me sens évidemment de plein cœur avec ce qu'a dit Edgar Morin et ce qu'a dit Madame Forestal parce que je crois qu'il y a un énorme travail à faire qui ne se fait pas. C'est un travail qui devra obligatoirement se situer entre l'humain, donc l'unité, et le divers des langues et des cultures, et là je ne vois pas la possibilité de faire ce travail dont a parlé Edgar Morin si l'on n'utilise pas ce qu'il a mis en évidence et que moi j'appelle les « antagonismes adaptatifs », c'est-à-dire que chaque être humain a un certain nombre de problématiques à régler, des problématiques complexes mais cela veut dire des choses précises, ça veut dire, par exemple qu'elles sont oscillatoires entre des directions opposées de notre expérience. Or les directions opposées de notre expérience c'est finalement quelque chose qui concerne tout le monde. Dans ces directions opposées de l'expérience, des choix sont faits, des choix culturels, des choix linguistiques et donc je vois que pour les revues Synergies dont le mot est tout à fait fondamental, il y a tout un travail à faire entre tout ce qui est de l'ordre de l'aventure humaine et tout ce qui est de l'ordre de sa déclinaison dans ces multiples aventures humaines que sont les langues et les cultures.

Evidemment je ne peux qu'être effrayé par les références aux attitudes universitaires que Madame Forestal vient de rappeler et que malheureusement on connaît beaucoup parce que ces attitudes universitaires détruisent l'humain mais détruisent aussi l'intérêt de la diversité. Elles détruisent tout. Elles sont totalement destructrices. On est sans voix devant des phénomènes de ce genre qui nous atteignent plus ou moins tous et on est obligé de constater que nous ne répliquons pas assez sur le plan d'un apport de contenu. Je crois qu'il faut être offensif, il faut absolument que nous publiions, que nous montrions que tout le travail qu'a fait Edgar Morin doit avoir une déclinaison fantastique, et vraiment, je serais heureux de participer à un travail où, dans chaque revue Synergies du GERFLINT, on se placerait à l'interface d'un pays et d'un autre, par exemple France -Italie, France Venezuela , en montrant ce qui est de l'ordre de l'humain qui est au travail dans chacune de ces cultures et ce qui est de l'ordre de l'invention que cette culture et cette langue ont pu apporter aux problématiques humaines. Donc lier les problématiques humaines et les réponses culturelles singulières des langues et des cultures est un immense travail pour les revues Synergies et c'est pour cela que j'ai souhaité venir écouter Edgar Morin.

### **Edgar Morin**

Merci beaucoup pour votre intervention ? Simplement je voudrais dire uniquement ceci. Vous avez parlé de l'aventure humaine. Un des grands progrès de ces ultimes décennies de connaissance est d'avoir découvert que l'aventure humaine est inconnue. Nous avons cru être dans une aventure connue dont nous voyons le chemin, le progrès et la direction, mais tout ceci s'est effondré et je pense qu'il est très important de connaître enfin qu'il y a de l'inconnu.

## Jacques Cortès

J'ai bien aimé l'intervention de Jacques Demorgon. Je n'en attendais pas moins de lui. J'ai bien aimé aussi l'intervention militante de Chantal Forestal. Il y a effectivement quelque chose d'extrêmement inquiétant dans cette volonté farouche de certains collègues linguistes ou romanistes de ne pas vouloir reconnaître ce qui peut éventuellement sortir des normes historiques de la scientificité. On s'est fait au XXème siècle une conception virginale de la scientificité. Chaque discipline a voulu reconnaître très rigoureusement son propre territoire, le délimiter, en fixer les frontières infranchissables et tout cela a été considéré comme tout à fait normal dans un siècle dominé par le structuralisme. Je pense que Saussure était probablement plus ouvert que l'ont été certains de ses continuateurs. En tout cas, il n'a pas eu le temps de dire tout ce qu'il aurait pu dire s'il avait vécu au-delà de 1913.

Les disciplines se sont donc constituées sur une base épistémologique déduite du Cours de Linguistique Générale. Les Sciences du Langage ont eu le souci de ciseler leurs concepts, leurs méthodes de travail et de se doter solidement de frontières indépassables. Et elles l'ont fait avec beaucoup de talent car on peut dire que le XXème siècle a été illuminé par la Linguistique Générale. A partir des années 70, on constate toutefois un certain ralentissement de la créativité de cette science. Pourquoi ? Peut-être parce que le terrain conquis était désormais tellement bien loti qu'elle s'y trouvait de plus en plus à l'étroit. Mais les gardiens du temple ont alors redoublé de rigueur. Toute échappée hors du territoire s'est trouvée sanctionnée et traitée comme un symptôme clinique de syncrétisme.

Les résultats du passé proche, en effet, exigeaient de se montrer sévère avec l'innovation. On avait élaboré une bonne phonologie, une bonne morpho-syntaxe, effectué des travaux intéressants et fort stimulants en lexicologie, des avancées significatives en sémantique etc. C'était la preuve qu'il fallait maintenir ce cap. Tenter l'aventure sur des territoires encore inconnus, et en plus pour des actions plus ou moins méprisées (d'ordre didactique) était rejeté sans examen.

Aujourd'hui, plus le besoin d'ouverture devient manifeste, plus les tenants de la tradition se barricadent dans leur forteresse. Les héritiers « légitimes » de la linguistique gèrent encore le temple et entendent protéger la discipline contre toute velléité d'évolution. Cela, sans doute, n'a pas empêché cette dernière de s'élargir progressivement mais, pour ce qui concerne la Didactique des Langues et des cultures, la résistance est plus résolue que jamais.

La belle conférence d'Edgar Morin et les deux interventions qui précèdent montrent bien que la question qui intéresse désormais le XXIème siècle, n'est plus essentiellement la description (analyse et présentation) des langues naturelles (même si ce volet de la recherche doit toujours avoir sa place dans les sciences du langage). La question vitale aujourd'hui, c'est la communication entre les hommes, la rencontre de l'autre dont on vient de nous parler magistralement.

Malheureusement, les Institutions universitaires (comme la 7ème section du CNU, mais elle n'est pas la seule et je ne veux pas l'accabler car elle évoluera sans doute. Espérons-le en tout cas) maintiennent - crainte de l'inconnu ? aveuglement ? entêtement ? - une tradition de moins en moins crédible puisqu'elle se refuse à admettre l'existence d'un immense territoire négligé. Il faudra peut-être du temps pour que ces idées s'imposent. Mais elles s'imposeront finalement. En tout cas, le militantisme de Chantal Forestal - qui vient de terminer les Etats Généraux du FLE/FLS qui ont rassemblé quantité de chercheurs de toutes les disciplines et de toutes les catégories socio-professionnelles - est un indice de détermination que je salue. Je pense que nous sommes déjà engagés dans la bonne voie et ce colloque, j'en forme le vœu, en sera une preuve de plus.